

« Marie-Louise Gay »

Marie-Jeanne Robin

*Lurelu*, vol. 5, n° 1, 1982, p. 20-21.

Pour citer ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/12866ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

par Marie-Jeanne Robin

## Marie-Louise Gay

C'était l'arrivée officielle du printemps. Il faisait encore bien froid, mais une certaine lumière éclairait les visages des passants de la rue Laurier. On était bien dehors... après l'hiver toujours trop long.

Emmitouflée dans un manteau vert bordé de mauve, les yeux souriant dans son visage de petite fille, Marie-Louise Gay m'a parlé avec la complaisance et la simplicité des gens qui savent ce qu'ils font, ce qu'ils veulent, ce qu'ils sont.

«Je vais avoir 30 ans au mois de juin...», me dit-elle. Alors je pense que juin est le meilleur mois de l'année parce qu'il est le début de l'été; et il est déjà l'été, comme la trentaine toute neuve est le début de l'été de la vie... déjà l'été.

Née à Québec de parents franco-ontariens, elle a reçu toute son éducation scolaire en milieu anglophone: en Ontario, puis à Vancouver. Par contre, sa langue maternelle est bien le français. Ce n'est que vers l'âge de 13 ans qu'elle est revenue vivre à Montréal.

Elle s'est inscrite «par hasard» à l'institut des Arts graphiques, devenu aujourd'hui le Cegep Ahuntsic. Elle précise: «J'ai commencé à dessiner à 18 ans. Je ne voulais pas étudier comme tout le monde.» Presque aussitôt, elle a vendu ses dessins à la revue *Perspectives*. Et là a débuté une carrière de pigiste. Elle travaille donc depuis déjà 10 ans.

Pendant plusieurs années, elle allie études et travail: l'école du Musée des beaux-arts pendant deux ans où elle étudie le dessin animé, les commandes de *Perspectives*, la collaboration à «Coccinelle» du *Dimanche-matin*, un peu d'illustration pour *Décormag*, pour la revue *Nous*, pour l'Office national du film... L'apprentissage «sur le tas», au travail. Et c'est en 1975 qu'elle rencontre Bertrand Gauthier, qui vient de fonder La courte échelle et qui lui demande d'illustrer en deux couleurs son *Hou Ilva*. Vous vous rappelez la promenade de l'oeuf au Forum de Montréal?

En 1976, après avoir hésité entre Londres et San Francisco, elle choisit la Californie. Exil de trois ans «pour changer, pour me recycler, pour connaître autre chose. Je voulais vraiment

sortir de Montréal.» Elle s'inscrit à l'Academy of Art College de San Francisco. Elle y fait beaucoup de recherches, tout en travaillant: illustrations pour des revues, diaporama, illustration du livre de Bertrand Gauthier *Dou Ilvien*. Elle passe trois mois en Europe, en Grèce, revient à San Francisco, participe à une exposition, gagne des prix dont celui de la Société des illustrateurs de Los Angeles.

Au collège on lui propose d'enseigner le cours qu'elle a suivi avec succès; elle refuse. Il est temps pour elle de revenir à Montréal:

«Après trois ans, j'avais le goût de parler français... J'aime beaucoup voyager. Mais je vais toujours revenir à Montréal.»

C'est de nouveau la collaboration avec Bertrand Gauthier, puis une exposition solo de ses dessins sur la femme, réalisée à San Francisco; une manière de tourner la page: «J'étais très déprimée. Après l'exposition, je n'ai pas pu dessiner pendant plusieurs mois...» Et le travail de plus en plus régulier à La courte échelle, dont elle devient la directrice artistique et directrice de production en septembre 1981.

De son séjour en Californie, Marie-Louise Gay a tiré deux leçons. D'abord, elle a pris conscience là-bas qu'elle ne savait pas dessiner. Elle ne connaissait que l'expression de son imagination. Les cours qu'elle a suivis lui ont donné cette base en dessin, indispensable à tout artiste. Elle y a appris le

dessin «sur les lieux», la copie sur papier de la réalité.

«J'ai appris à dessiner vraiment: cours de dessin anatomique, portrait, etc. Je n'en fais plus maintenant, mais en dessous de la fantaisie, il y a le réalisme. Je peux faire ton portrait, dit-elle. Mais cela ne me suffit pas. Je vais ensuite l'étirer, le travailler, le déformer.»

La fantaisie ajoutée à la rigueur du travail préalable. Elle compare cet apprentissage à l'entraînement physique de l'athlète... C'est vrai, la patineuse ne sera créatrice que lorsqu'elle maîtrisera parfaitement les techniques de chacun des mouvements qu'elle doit accomplir. Marie-Louise Gay appelle cela le professionnalisme.

L'autre chose qu'elle a apprise à travers ses voyages, c'est l'influence de l'environnement sur ses dessins. «Tu sais comme les toiles de Lemieux sont pâles; c'est un artiste qui vit au Québec, dans le milieu très blanc de l'hiver.» Alors, San Francisco a déteint sur Marie-Louise. Bien qu'un manque de chaleur humaine se dégage de cette ville où la plupart des gens ne font que passer, c'est une belle ville, au climat ensoleillé, aux couleurs chaudes.

«Mes dessins ont changé à partir de San Francisco. Quand tu vois ces couleurs, ces gens, cette «faune» bizarre autour de toi, tes dessins en parlent.» Une période importante donc, pour Marie-Louise Gay, dont le résultat le plus flagrant est l'illustration de *Hébert Luée* qui utilise au maximum la fantai-



Photo: Réal Paquette

Marie-Louise Gay a illustré les albums suivants publiés aux éditions La courte échelle:

- Hou Ilva • Dou Ilvien • Hébert Luée
- Elle a écrit et illustré:
- De zéro à minuit

sie, la folie, les détails, les couleurs — ce qui, en passant, s'allie merveilleusement au texte de Bertrand Gauthier.

De ses trois mois en Europe, Marie-Louise parle surtout de la Grèce, où, là encore, la lumière et la couleur, différentes de celles de Californie, ont influencé ses dessins...

— **«Et maintenant, comme directrice artistique d'une maison d'édition, que fais-tu?»**

— Je m'occupe de tout ce qui est visuel à La courte échelle. C'est un travail très intéressant. Je pousse les illustrateurs, j'essaie de passer un esprit, des idées. Pendant le processus de production, je les vois souvent. On se parle, on cherche ensemble à illustrer la bonne idée.

— **«On dit que tu refuses beaucoup de propositions de dessins...»**

— C'est vrai. Chaque mois, je rencontre environ une vingtaine d'illustrateurs, ou de gens qui se disent tels. Je garde seulement quelques noms. Aux autres, je donne des conseils si ça vaut la peine. Il faut dire que je ne vois pas beaucoup de «portfolios» qui traduisent la compétence.

— **«Comment est-ce que tu évalues s'il y a compétence ou non?»**

— Beaucoup de gens qui ont fait un ou deux croquis viennent me voir en croyant qu'ils peuvent illustrer des livres pour enfants. Je dois leur dire que ce n'est pas cela, qu'il faut plus de professionnalisme. Je suis très exigeante pour moi-même. Je ne présenterais jamais un dessin que je n'ai pas «fini». L'énergie-amour qu'on met dans un dessin, cela se remarque, cela se comprend. Les gens qui se pensent illustrateurs parce qu'ils ont une dizaine de dessins à me montrer ne peuvent pas être choisis pour les six à huit livres que La courte échelle publie annuellement. On ne peut pas se permettre d'erreurs.

— **«Tu veux voir quoi dans les dessins qu'on te propose?»**

— Je veux voir cet élan, ce plaisir de dessiner. Je veux que les illustrations soient claires graphiquement, qu'elles respectent l'intelligence de l'enfant, qu'elles lui fassent un clin d'oeil, qu'elles trahissent un souci du détail, de la perfection.

— **«Y a-t-il des choses que tu juges intolérables?»**

— Toutes les formes de stéréotypes, qu'ils soient de nature sexiste ou raciste, ou qu'ils aient trait aux rôles, à l'habillement ou au physique. Je ne prends pas non plus les dessins trop sombres ou trop compliqués. Je n'apprécie pas également qu'on se dise prêt à changer de style, afin de dessiner pour les enfants en général, et pour La courte échelle en particulier.

— **«Est-ce qu'il y a un style pour les enfants?»**

— Il n'y en a pas. Il faut seulement vouloir parler à l'enfant. On peut choisir à peu près n'importe quel style. Le langage visuel pour les enfants n'a pas de stéréotypes, au contraire. Et d'ailleurs, il n'y a pas nécessairement de dessins destinés aux enfants dans les «portfolios» que je retiens.

— **«Et quand tu travailles avec un illustrateur, comment cela se passe-t-il?»**

— Il faut que le projet convienne au style de l'illustrateur: réaliste ou fantaisiste, simple ou plein de détails, graphiquement compatible ou non, etc. Nous faisons d'abord un travail de recherche sur le texte pour décider du choix des idées à illustrer, de l'environnement, de la composition, des images. Ensuite, je rencontre l'illustrateur régulièrement et je m'assure de la continuité dans le style pour toutes les illustrations de l'album. C'est très important la continuité dans ce travail assez long.

— **«Est-ce qu'il y a un style Courte échelle?»**

— Non, pas vraiment. C'est d'ailleurs pourquoi certains illustrateurs font erreur quand ils me disent qu'ils sont capables de dessiner dans un prétendu style Courte échelle.

— **«Pourquoi alors La courte échelle se distingue-t-elle comme maison d'édition?»**

— Parce que les livres sont bien conçus. Il y a une part d'instinct, autant dans le choix des textes par Christine L'Heureux que dans le choix des dessins. Mais il y a aussi notre expérience, nos erreurs passées, la connaissance que nous avons de ce qui se produit dans d'autres pays, notre parti pris d'originalité, de qualité, de «non sté-

réotypé». Pour ma part, je choisis ce qui nous intéresse, nous. Je ne fais pas de catégories. Si on a quelque chose à passer, un état d'âme, une vision personnelle du monde, cela va passer. Nous aimons la clarté, la simplicité. Et nous essayons de garder ce respect fondamental de l'enfant...»

Par ailleurs, Marie-Louise Gay enseigne à l'UQAM, au département de design, un cours d'illustration et de style. «Dessinez continuellement, dit-elle à ses étudiants. Regardez tout ce qui se fait. Essayez de nous raconter quelque chose.» Ainsi, elle donne à tous le même projet que chacun traite à sa manière, selon sa vision. «Je peux accepter tous genres de styles, dit-elle encore. Le seul critère objectif est le succès du dessin auprès des autres étudiants quand nous le regardons ensemble.»

Enfin, Marie-Louise Gay dessine pour elle-même aussi. En général, elle s'isole, elle ne répond pas au téléphone, elle retrouve sa respiration: le dessin. Elle prépare actuellement une série de dessins réalistes plutôt en noir et blanc, avec quelques taches de couleur seulement (l'influence du terne hiver montréalais!): des personnages, des amis, des situations. En vue d'une exposition probablement.

— **«Quelle évolution peux-tu constater dans tes dessins?»**

— Il y en a une très importante: mon style personnel et mon style commercial commencent à se rejoindre. C'est-à-dire que je laisse tomber le côté décoratif, ce masque dont il est très facile de se servir: les effets graphiques, les petits excès qui éblouissent. Maintenant, j'essaie de raconter davantage ce que je ressens. Par exemple, si je dessine des enfants, je les fais comme je les vois, réellement; et cela peut être bien loin de ce qu'on attend de moi comme dessinatrice. Mais je continue. Je peux dépouiller mon style et raconter autant de choses.

— **«Et tes projets?»**

— Je travaille aussi pour le Théâtre de l'Oeil. Je dessine les marionnettes, les décors. Mes personnages vont bouger dans trois dimensions, c'est fascinant. Ce sera un spectacle très coloré qui me rappellera les vitrines que je faisais à San Francisco.»